



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

23 | 2021

L'enfant et l'asile au XX^e siècle

*Sans ciel ni terre. Paroles orphelines des Tutsi
(1994-2006)*

Manon Pignot



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhei/6014>

DOI : 10.4000/rhei.6014

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 9 septembre 2021

Pagination : 256-260

ISBN : 978-2-7535-8291-0

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Manon Pignot, « *Sans ciel ni terre. Paroles orphelines des Tutsi (1994-2006)* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 23 | 2021, mis en ligne le 09 septembre 2021, consulté le 10 septembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/6014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.6014>

L'ouvrage est très riche d'informations et l'auteur a dépouillé toutes les archives disponibles mais le plan manque très fortement de rigueur. La division chronologique retenue n'est pas des plus pertinentes. On perçoit bien à la lecture que la surveillance du tour en 1852, constitue une coupure plus nette que sa suppression en 1862. De plus, l'auteur ne respecte pas dans son texte les bornes qu'il a fixées. Il traite dans la seconde partie de débats et de transformations qui se sont déroulés ou qui ont été mises en œuvre bien avant 1862. C'est dans cette partie qu'il analyse, par exemple, l'instauration de la surveillance du tour... dont il nous a montré les effets sur le nombre des abandons dans la première partie. Le lecteur peu informé de l'organisation administrative de l'assistance aura du mal à percevoir les rôles respectifs des hospices et du département, les informations sur ce point étant distillées tout au long de l'ouvrage. Ajoutons que les citations sont parfois exagérément exhaustives : le détail de toutes les cultures de la colonie de Saint-Louis, avec les surfaces consacrées à chaque plante, l'ordre des rotations de l'assolement quinquennal ne nous a pas semblé indispensable à l'éclairage de la question de l'assistance aux enfants. Heureusement, l'auteur dans une conclusion très claire, construite autour de cinq constats, synthétise les nombreux apports de son travail. Les « *bordeaux* » *enfants de la misère* enrichissent indiscutablement notre connaissance de l'histoire de la protection de l'enfance et nous permet de sortir du cas parisien, qui est à la fois le plus étudié et le plus particulier.

Jean-Jacques Yvorel

Sans ciel ni terre. Paroles orphelines des Tutsi (1994-2006)

Hélène Dumas

2020

La Découverte

« *Ijoro ribara uwariraye* » : « Seul celui qui a traversé la nuit peut la raconter ». Cette maxime, traduite du kinyarwanda, pourrait servir de viatique aux lecteurs pour traverser ce livre – ce grand livre – et avec lui l'abomination du génocide des Tutsi du Rwanda au prisme de l'enfance. Pour ce nouvel ouvrage, l'historienne Hélène Dumas s'appuie en effet sur un corpus totalement inédit de 105 récits à la première personne, rédigés en 2006 par des orphelins rescapés du génocide, à l'initiative de l'Association des Veuves du Génocide d'Avril

(AVEGA). *Sans ciel ni terre* est une contribution majeure à l'histoire du génocide, de ses origines, de son déroulement et de ses conséquences ; mais le livre constitue aussi un jalon important en histoire de l'enfance et des expériences enfantines de la violence. Comme d'autres publications, notamment les éditions de dessins d'enfants rescapés (S. Baqué, 2000), l'ouvrage se place en effet délibérément à hauteur d'enfant et fait entendre la parole – tragique, parfois insoutenable – de ceux et celles qui furent à la fois les victimes et les témoins du processus génocidaire.

D'emblée, l'auteure souligne la grande homogénéité des récits, « tant du point de vue de l'âge de ses auteurs que de leur origine géographique » (p. 13). En outre, elle rappelle que cette parole, bien que suscitée, n'est pas pour autant téléguidée. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des sources enfantines – journaux intimes, correspondances ou récits sont rarement des gestes d'écriture spontanée ; ils n'en sont pas moins des moyens d'accès direct à l'expérience spécifique de ces acteurs sociaux que sont les enfants. Le corpus ici présenté est exceptionnel à plusieurs titres : d'abord, parce qu'il a été conservé – car on sait combien les sources enfantines sont par essence fragiles et précaires ; ensuite, parce que les témoignages qui le composent sont incroyablement concordants, attestant une forme d'hypermnésie collective du génocide ; enfin, parce que la langue d'énonciation (patiemment traduite du kinyarwanda par l'historienne elle-même) est celle de l'immédiateté et que le temps de narration spontanément utilisé par les témoins est le présent – comme si, malgré la distance temporelle entre l'événement et la prise d'écriture, les témoins avaient été « figés dans l'enfance » (p. 17).

Ces récits terribles – auxquels l'auteure a choisi de laisser une large place, en usant d'une typographie spécifique pour les mettre en valeur dans le texte – ont une double fonction explicite : laisser une trace et dire l'horreur vécue, bien sûr, mais aussi être le lieu du deuil des disparus – père, mère, fratries entières, parentèle élargie aux ascendants et aux descendants. Autrement dit, ces minces carnets d'écolier, dont un cahier central montre quelques spécimens en couleurs, ont aussi pour fonction d'être des linceuls, des pierres tombales de papier, comme cela a pu être le cas pour les enfants (ou les petits-enfants) des Juifs exterminés pendant la Shoah (Y. Mouchenik, 2006 ; I. Jablonka, 2012).

Le livre est organisé en trois parties chronologiques, calqué en cela sur la structure des récits étudiés : avant, pendant et après le génocide. La première

partie, intitulée « la vie d'avant », n'édulcore pas du tout la réalité d'une violence pré-génocide, héritée des massacres antérieurs et encore renforcée par la situation de guerre depuis octobre 1990. La menace est permanente – à l'école, dans l'espace public – même si les enfants eux-mêmes disent ne pas en avoir toujours eu conscience. L'auteure constate, sans s'en étonner, « la perméabilité des sociétés enfantines à la violence » (p. 54). Mais le temps d'avant est aussi celui où la famille était vivante. Ce moment du récit est donc également le temps de la généalogie, avec la notation scrupuleuse des noms, des liens de parenté, voire des dates de naissance parfois : « Au cœur de la parentèle décimée se détache l'image du père, figure presque métonymique du monde disparu », écrit ainsi Hélène Dumas (p. 25).

La deuxième partie, consacrée au temps du génocide, est évidemment la plus dense. À partir d'une lecture minutieuse des récits, l'historienne étudie ce temps très court (quelques semaines) et le basculement brutal de la société rwandaise dans le processus d'extermination systématique. Comme pour d'autres conflits, c'est d'abord le spectacle de la peur des parents qui informe les enfants du changement de situation. Le mode de narration adopté par les jeunes témoins contribue à faire entrer le lecteur avec eux dans la soudaineté des massacres. Les différents chapitres de cette partie décomposent les étapes de l'expérience traumatique du génocide depuis les « Séparations » d'avec la famille et la communauté villageoise d'origine jusqu'aux « Sauvetages ». Entre les deux, trois chapitres décrivent la rapidité du basculement dans la violence extrême (« Leur Dieu est mort », « Théâtres de la cruauté ») et du bouleversement total de ces vies enfantines, désormais livrées à elles-mêmes : dans « Écosystèmes de la survie », Hélène Dumas décrit ainsi la nécessaire prise d'autonomie d'enfants souvent très jeunes, face à l'effondrement de leur univers et des normes sociales et culturelles au profit d'un renversement axiologique instituant la « norme génocide ».

La troisième et dernière partie s'attache à « l'après », c'est-à-dire autant aux mois qui suivent la victoire du FPR qu'au temps long du deuil, sur plus d'une décennie. Elle s'intitule « La vie d'orphelin n'a pas de fin » et c'est peu de dire combien cette dernière partie met à mal le concept de résilience, montrant qu'il n'a rien d'automatique pour ceux qui, comme les témoins étudiés ici, ont été soumis à un traumatisme profondément dévastateur, tant sur le plan physique que psychique. Ce temps de l'après est en effet marqué par l'accumulation de souffrances, morales et physiques, héritées du génocide mais aussi régulièrement

réactivées par la situation de précarité affective et économique dans les années qui suivirent, et par la menace réelle que continue de représenter l'hostilité des voisins hutus qui prirent une part active dans les massacres. Les récits, alors, donnent le sentiment d'un temps suspendu, où deuil et douleur semblent infinis : « Au lieu d'avancer, je régresse à l'école et s'il existe des gens qui peuvent aider une personne à ne pas désespérer, j'aimerais qu'ils m'aident ; parce que partout où je suis, je vois des cadavres sous mes yeux. Ce sont ces cadavres dans lesquels j'étais couchée et, parmi ces cadavres, je vois toujours Maman coupée en deux. Cette image ne me quitte jamais et cela accroît mon désespoir. Je vois mon père dans la brouette, comme s'il n'était plus qu'un vulgaire régime de bananes. Je vois encore l'image de mon oncle maternel en train de se vider de son sang, la pluie tombant sur lui, sans être enterré avec les honneurs dus à un être humain, comme s'il n'avait jamais eu ni famille ni enfants. Tout cela me revient sous les yeux et cela fait que je reste enfermée sur moi-même », écrit par exemple une orpheline, née en 1987, qui livre ainsi une définition tragique et intime de ce qu'est le trauma.

À travers cette étude majeure, Hélène Dumas confirme la place particulière des enfants dans le dispositif génocidaire, comme cible spécifique d'une part et comme témoins d'autre part : ils sont ceux qui ont assisté à la mise à mort abominable des leurs ; ceux qui ont été, littéralement, traversés par la mort des leurs ; ceux, aussi, qui ont vu leur propre mort advenir et qui, bien qu'y ayant miraculeusement échappé, en gardent à jamais la marque indélébile. L'historienne fait aussi la démonstration que l'étude des enfants apporte à la connaissance plus générale du génocide des Tutsi et de la société rwandaise : elle en souligne le caractère éminemment ordinaire, qu'il s'agisse du racisme avant avril 1994, des modalités de déroulement de l'extermination proprement dite puis du puissant déni ressenti dans l'après. À partir de ces récits d'enfants, l'auteure montre aussi la dimension profondément corporelle et sensorielle de cette expérience tragique : les sons, les odeurs, l'importance de la végétation environnante dans les méthodes de traque cynégétique ou, au contraire, dans les stratégies de survie.

L'ouvrage d'Hélène Dumas démontre ainsi la force heuristique des sources enfantines pour étudier et comprendre la violence génocidaire et, au-delà, le phénomène guerrier d'une manière générale. En faisant le choix de laisser toute leur place aux voix enfantines, le livre offre aussi aux lecteurs une plongée sans

concession dans la matérialité et la corporéité des expériences enfantines, jusque dans le temps de l'après et, peut-être, jusqu'à aujourd'hui. Le désespoir qui sourd de ces lignes semble un puits sans fond. Rares sont les livres d'histoire qui savent, à ce point, donner la mesure de la douleur des survivants.

Manon Pignot

***The Criminalization of Black Children:
Race, Gender, and Delinquency in Chicago's Juvenile Justice System,
1899-1945***

Tera Eva Agyepong

2018

The University of North Carolina Press

L'ouvrage de Tera Eva Agyepong a été couronné à sa sortie en 2018 du Prix Grace Abbott de la Society for the History of Children and Youth, qui promeut les travaux en histoire de l'enfance et de la jeunesse. Dès le titre, l'autrice affirme son objet et l'orientation de sa thèse : « la criminalisation des enfants noirs » dans la première moitié du xx^e siècle. Le sous-titre laisse présager de l'approche intersectionnelle, croisant les effets de domination portant sur la « race » et le genre. Les travaux et les débats autour des violences policières et le caractère systémique du racisme à l'œuvre dans la criminalisation des Afro-Américains se sont multipliés ces dernières années aux États-Unis. Quelques affaires fortement médiatisées, où des adolescents sans armes étaient abattus par les forces de l'ordre (Trayvon Martin en 2012, Michael Brown en 2014), ont cristallisé les passions. Le grand mérite du livre d'Agyepong est d'opérer un détour par l'histoire pour montrer l'ancienneté du phénomène et analyser la manière dont il a touché les adolescents dans une ville prétendument progressiste : Chicago. C'est en effet dans cette mégapole de l'Illinois qu'est créé en 1899 le premier tribunal pour enfants au monde. Nul hasard à cela. Au tournant du xx^e siècle, cette ville champignon compte près de 1 700 000 habitants (dont plus d'un tiers d'immigrés), générant fortunes rapides et misère, tensions et violences. Des philanthropes proposent des solutions pacifiques et innovantes aux risques de chaos social : la *juvenile court* est l'une d'elles. Cette justice spécialisée se veut protectrice, à contre-courant des solutions carcérales prisées pour les délinquants adultes.